



Lachès

Platon

Traduction de **Léon Robin** (1866 - 1947)

Édition électronique (ePub) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011.

Note sur cette édition électronique	3
Lachès	4
Prologue. (178a - 180a)	4
À cette entreprise commune d'éducation, il faut associer Socrate. (180a - 181d)	5
I. Que vaut l'escrime en armes pour former la jeunesse? 1. Opinions des deux militaires: A) de Nicias en sa faveur; (181d - 182d)	7
B) de Lachès, en sens contraire. (182d - 184c)	8
2. L'opinion de Socrate: A) principes d'un programme de recherche; (184c - 187b)	10
B) la méthode de Socrate. (187b - 189c)	14
II. Socrate prend la direction du débat. (189c - 190b)	17
Le courage est la vertu intéressée par ce qui a donné lieu au présent débat. (190b - 190e)	18
A) Lachès: a) son premier essai de définition; (190e - 192b)	19
b) second essai de définition. (192b - 194b)	21
B) Nicias: a) son essai de définition. (194b - 196b)	24
b) Critique de la définition de Nicias. (196c - 197e)	27
III. Socrate mène le débat à une conclusion négative. (197e - 199e)	29
Épilogue (199e - 201c)	32

Note sur cette édition électronique

Le texte de cette édition électronique est fidèle à la traduction de Léon Robin.

Les notes ne sont pas du traducteur et ne visent qu'à fournir quelques renseignements d'intérêt général.

Les Échos du Maquis, février 2011.

Lachès

(ou du courage)¹

Participent: Lysimaque, Mélèsias, Nicias, Lachès², les enfants de Lysimaque et de Mélèsias, Socrate.

Prologue. (178a - 180a)³

[178a] *Lysimaque*: Vous venez, Nicias et Lachès, d'avoir le spectacle de cet escrimeur et de sa parade en armes. Dans quelle intention Mélèsias que voici et moi, nous vous avons conviés à en être, avec nous, les spectateurs, nous ne vous l'avons pas dit alors, mais nous allons vous le dire à présent: car vous, vous êtes des hommes à l'égard desquels il faut, estimons-nous, parler avec une entière liberté! Il y a en effet des gens qui se gaussent de ces sortes de spectacles, [b] et qui, étant consultés à ce sujet, ne disent pas ce qu'ils pensent, mais qui, ne visant qu'à deviner l'opinion de celui qui les consulte, tiennent un langage en contradiction avec leur propre sentiment. Vous, au contraire, vous êtes, à notre jugement, aussi capables d'avoir là-dessus des idées justes, que, ces idées justes, de nous les exposer en toute simplicité de conscience. Voilà dans quelles conditions nous vous avons appelés près de nous en consultation sur le projet dont nous allons vous faire part. [179a] Or, voici à quel propos je m'attarde à tous ces préliminaires. Nous avons deux fils que voici: celui de Mélèsias s'appelle Thucydide, du nom de son grand-père; c'est aussi le nom du grand-père, de mon père à moi, que porte l'autre, celui-ci, qui est mon fils: nous l'avons appelé en effet Aristide. Et nous avons donc décidé de leur consacrer tous les soins possibles, et de ne pas suivre l'exemple de la plupart des gens qui, lorsque leurs fils sont parvenus à l'adolescence, leur laissent faire tout ce qui leur plaît; bien mieux, puisque maintenant les y voici parvenus, de commencer aussitôt à prendre soin d'eux dans toute la mesure de notre pouvoir. [b] Sachant donc que vous avez des fils vous aussi, nous avons estimé que vous avez dû comme personne au monde, vous préoccuper à leur sujet de la façon dont ils pourront, grâce à la culture qu'ils auront reçue de vous, devenir des hommes parfaits; et que si, au contraire, il se trouvait des fois que vous n'auriez pas

¹ Ces sous-titres aux dialogues de Platon ne sont pas de lui. Cependant, on les retrouve associés aux textes très tôt dans l'histoire. (Cf. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*.)

² Nicias et Lachès sont deux figures connues à Athènes. Le premier fut homme politique et militaire, le second eut une carrière exclusivement militaire.

³ Ces divisions en chapitres ou sections sont du traducteur. On ne les trouve pas dans les manuscrits.

donné votre attention à une semblable tâche, nous vous rappellerions qu'elle ne doit pas être négligée et vous exhorterions à prendre, en commun avec nous, quelque souci de l'éducation de vos fils.

Quelle a été chez nous l'origine de cette décision, il faut, Nicias et Lachès, que vous l'entendiez, quand bien même l'histoire serait un peu trop longue. [c] Mélèsias ici présent et moi, nous prenons, sachez-le, nos repas en commun, et nos garçons sont assis à notre table. Donc c'est justement ce que disaient mes premières paroles, devant vous nous allons nous exprimer avec une entière liberté. Chacun de nous deux est à même, vous le savez, de raconter devant ces jeunes gens, concernant son propre père, quantité de hauts faits, tous ceux qu'il a accomplis dans la guerre et tous ceux du temps de paix, alors qu'il administrait, aussi bien les affaires des Alliés, que celles de la Cité. Quant à nos hauts faits à nous, ni l'un ni l'autre nous n'en avons à raconter! Voilà de quoi justement nous avons un peu honte en face de ceux que voici; et ce sont nos pères que nous en rendons responsables, [d] parce que, au temps où nous parvenions à l'adolescence, ils nous ont laissé mener une vie de dissipation, tandis que c'étaient des affaires des autres qu'ils s'occupaient! Voilà aussi ce que nous mettons sous les yeux de ces deux jeunes gens, en leur disant que, s'ils n'ont pas souci d'eux-mêmes et s'ils ne nous obéissent pas, ils ne connaîtront pas la gloire; que, au contraire, s'ils ont ce souci, ils deviendront peut-être dignes du nom qu'ils portent. Sur ce, ils ont affirmé qu'ils seraient obéissants; mais c'est nous qui nous posons la question de savoir quelles seront les études ou les occupations capables de les rendre le plus parfaits possibles! [e] Or, il y a quelqu'un qui précisément nous a conseillé cet objet d'étude, assurant que, pour la jeunesse, il est bon de savoir pratiquer une escrime en armes; il nous faisait l'éloge de ce maître dont la parade vient de vous être donnée en spectacle et il nous invitait à en être les spectateurs. Il nous a donc paru que nous devions nous-mêmes aller au spectacle donné par cet homme, et que nous devions aussi vous prendre avec nous, pour avoir, à la fois votre compagnie au spectacle, et, à la fois, vos conseils en même temps que votre participation, si vous le voulez bien, en ce qui concerne la façon dont nous prendrons soin de nos fils. [180a] Voilà de quoi nous souhaitons que vous soyez au courant. C'est donc votre affaire dorénavant de nous conseiller, aussi bien à propos de cet objet d'étude, et pour nous dire si, à votre avis, on doit ou non en acquérir la connaissance, que sur tout autre, au cas où vous seriez à même de recommander pour la jeunesse tel ou tel autre objet d'étude, telle ou telle autre occupation; votre affaire aussi, de nous apprendre quel parti vous prendrez touchant l'association que nous vous proposons.

À cette entreprise commune d'éducation, il faut associer Socrate. (180a - 181d)

Nicias: Pour ma part, Lysimaque et Mélèsias, je loue votre dessein et suis tout prêt à entrer dans l'association: ce que fera aussi, je le pense, Lachès que voici.

[*b*] *Lachès:* En le pensant, Nicias, tu ne te trompes pas! Les paroles de Lysimaque tout à l'heure, à propos de son propre père et de celui de Mélèsias, sont, à mon avis, des paroles très justes, tant à l'adresse de ceux dont il s'agissait, qu'à l'adresse de nous autres, et de tous ceux, sans exception, qui s'occupent des affaires de l'État; vu que ce qui leur arrive, c'est à peu près ce qu'il dit: à l'égard de leurs enfants, aussi bien que du reste de leurs affaires privées, ils n'ont que dédain et négligence. Je te donne donc raison là-dessus, Lysimaque. Mais, que ce soit à nous que tu fasses appel pour l'éducation de ces jeunes gens, [*c*] et que tu ne fasses pas appel à Socrate ici présent, voilà ce qui me surprend! Pour commencer, n'est-il pas de ton dème?⁴ ensuite, ne passe-t-il pas toujours son temps dans les endroits où il peut être question de ce dont tu es en quête eu égard à la jeunesse, beau sujet d'étude ou belle occupation?

Lysimaque: Que veux-tu dire, Lachès? Est-ce donc là une sorte de questions dont Socrate se soucie?

Lachès: Hé oui! absolument, Lysimaque.

Nicias: Je ne serai pas moins bien placé que Lachès pour te le dire: effectivement il m'a, à moi-même, procuré tout à l'heure pour mon fils un maître de musique [*d*] en la personne de l'élève d'Agathoclès, Damon, le plus exquis des hommes, non pas seulement comme musicien, mais aussi pour tout ce à quoi tu peux encore, à bon droit, souhaiter que passent ensemble leur temps des jeunes gens de cet âge!

Lysimaque: Les hommes de mon âge, Socrate, et vous aussi, Nicias et Lachès, ne connaissent plus rien, voyez-vous, de la jeunesse! C'est que, par l'effet des ans, ils sont devenus, la plupart du temps, casaniers. Si pourtant, fils de Sophronisque, tu es à même, pour ta part, de donner un bon conseil à l'homme de ton propre dème que, moi, je suis, [*e*] il faut que tu me le donnes! Et tu y es bien fondé, car, s'il t'arrive, à mon égard, de te comporter en ami, ce sera un héritage paternel, puisque ton père et moi nous avons toujours été deux camarades et deux amis; et il a fini ses jours sans avoir jamais eu avec moi le moindre désaccord! D'un autre côté, voici que me reviennent en mémoire des propos de ces jeunes gens que tu vois ici; car, dans leurs conversations entre eux à la maison, ils faisaient souvent mention, et avec de grands éloges, d'un certain Socrate, mais jamais je ne les avais interrogés sur le point de savoir [*181a*] si c'était le fils de Sophronisque. Eh bien! enfants, dites-moi si ce Socrate, que vous mentionniez constamment, est bien celui que voici près de nous!

⁴ Le *dème* correspondait à peu près à un village et formait la division administrative élémentaire à partir desquelles était constituée l'assemblée législative. (Le grec «démós» signifie «peuple» et «cratos» (cratie), pouvoir.)

Les enfants: Hé oui! père, absolument, c'est bien lui!

Lysimaque: Ah! c'est une bénédiction par Héra, que tu soutiennes avec honneur, Socrate, le nom de ton père, lequel était le meilleur des hommes, et qu'en outre, tout naturellement, deviennent ainsi notre bien propre, pour moi ce qui est tien, comme pour toi ce qui est mien!

Lachès: L'essentiel, Lysimaque, c'est du moins que tu n'aïlles pas laisser partir le gaillard! Car moi, en d'autres circonstances, je l'ai vu, de mes yeux vu, ne pas soutenir seulement le renom de son père avec honneur, [b] mais aussi le renom de son pays: dans la retraite de Dèlion, il se retirait en effet en ma compagnie, et, si tous les autres, je puis te l'affirmer, avaient consenti à être pareillement trempés, l'honneur de la Cité n'aurait point connu l'humiliation de tomber aussi bas qu'il est tombé alors!

Lysimaque: Voilà certes un bel éloge, Socrate; et cet éloge, tu le reçois à cette heure d'hommes qui sont dignes de confiance, particulièrement à l'égard des faits par rapport auxquels ils font ton éloge! En entendant cela, je me réjouis donc, sachez-le bien, que tu aies cette bonne réputation; et toi, de ton côté, fais cas de moi comme de l'un de ceux qui te veulent le plus de bien! [c] Aussi bien aurais-tu dû, plus tôt que cela, fréquenter chez nous et nous tenir, comme c'était justice à toi, pour être de tes intimes. Au moins qu'à dater d'aujourd'hui, puisque nous avons mutuellement refait connaissance, tu règles à présent ton attitude en conséquence: sois plutôt un confident, un familier pour nous comme pour ces jeunes gens, en sorte que, grâce à eux et à toi, puisse se sauvegarder notre amitié! Voilà donc quelle sera notre conduite, la tienne tout comme la nôtre; c'est ce que, d'autres fois encore, nous ne manquerons pas de te rappeler. Mais voyons! de notre question initiale, que dites-vous? quelle est votre opinion? Savoir faire de l'escrime en armes, est-ce, oui ou non, pour les adolescents, un objet d'étude approprié?

[d] *Socrate:* Ma foi! à ce sujet, Lysimaque, j'essaierai de bien te conseiller, à condition que j'en sois capable, et, d'un autre côté, j'essaierai aussi de faire tout ce à quoi tu m'as invité. À la vérité, voici pourtant, je crois, la meilleure méthode: puisque je suis plus jeune que vous autres et plus inexpérimenté là-dessus que ces deux hommes de guerre, c'est de commencer, moi, par les écouter parler et de me faire instruire par eux; ensuite, s'il arrive que j'aie quelque chose à ajouter en marge de ce qu'ils auront dit, de vous le faire alors désormais connaître et de vous en convaincre, toi, Lysimaque, aussi bien que les autres. Allons, Nicias! pourquoi l'un de vous deux ne prend-il pas la parole?

I. Que vaut l'escrime en armes pour former la jeunesse? 1. Opinions des deux militaires: A) de Nicias en sa faveur; (181d - 182d)

Nicias: Mais, Socrate, rien ne s'y oppose. [e] Le fait est que, à mon avis, il s'agit là d'un objet d'étude qu'il est, sous plus d'un rapport, utile à la jeunesse de connaître. Il est bon en effet que, au lieu de ces passe-temps qui sont les préférés d'une jeunesse oisive, celle-ci passe le temps de son loisir à un exercice duquel, forcément, son corps profitera. [182a] Car il n'y en a pas, parmi les exercices du gymnase, qui vaille plus que celui-là, ni qui exige plus d'endurance; sans oublier que c'est, avec l'équitation, celui qui convient au plus haut point à un homme libre. Quel que soit en effet pour nos luttes le motif à rencontre, quels que soient les moyens de lutter que nous offre la rencontre, il n'y a d'entraînés que ceux dont l'entraînement s'est fait avec les instruments mêmes qui servent à la guerre. En second lieu, dans la bataille elle-même, cette étude rendra des services, quand on a à combattre dans le rang, aligné avec d'autres soldats; mais où, à la vérité, l'utilité en sera surtout grande, c'est quand, les rangs étant rompus, [b] on doit désormais combattre d'homme à homme, soit qu'on poursuive un ennemi qui se défend et qu'on cherche à l'atteindre, soit que, dans la retraite, on se défende soi-même contre un ennemi qui veut vous atteindre: sûrement, celui qui possède cette science-là n'aura rien à redouter, malgré son isolement, d'un adversaire isolé, ni non plus probablement d'un plus grand nombre; bien au contraire, grâce à elle, il aura de toute façon l'avantage. En outre, une telle étude nous invite à en désirer une autre, qui en est la suite et qui est fort belle. Quiconque a appris à pratiquer l'escrime en armes désirera s'instruire de la tactique, et, quand il en aura acquis la connaissance et qu'il aura travaillé à s'y distinguer, [c] ce sera alors vers tout ce qui concerne la stratégie qu'il portera son effort. Voilà qui est clair désormais: il existe, en liaison avec celles-là, un ensemble d'études et d'occupations, qui sont fort belles, qui méritent grandement qu'on en soit instruit et qu'on les pratique, à la tête desquelles se placerait l'étude dont nous parlons.

À quoi nous ajouterons un complément qui n'est pas de petite importance: c'est que, à la guerre, tout homme, grâce à cette connaissance, aurait chance, pour la confiance en soi et le courage, de ne point médiocrement se surpasser lui-même! Ne faisons pas fi de cet autre argument, quoiqu'on puisse le juger de moindre importance: que le maintien de cet homme aura plus de beauté dans les occasions où l'homme doit montrer plus de beauté en son maintien, [d] et qui sont du même coup celles où, par cette beauté du maintien, il se montrera plus redoutable aux ennemis. Il faut donc, à mon avis, je le redis, Lysimaque, donner à la jeunesse cet enseignement, et mes raisons, je vous les ai exposées. À Lachès maintenant! Si, en parallèle à celles-ci, il en a quelque autre à alléguer, c'est avec plaisir que je l'écouterai.

B) de Lachès, en sens contraire. (182d - 184c)

Lachès: J'en conviens, Nicias, il est déplacé, à propos de quelque objet d'étude que ce soit, de soutenir qu'on ne le doit pas étudier; car c'est, pense-t-on, un bien de tout connaître! [e] Aussi est-il naturel que ce maniement des armes, à condition qu'il soit (c'est justement ce que prétendent ceux qui l'enseignent et ce qui est la thèse de Nicias) un objet d'étude, doive être étudié lui aussi. Mais, si ce n'est pas un objet d'étude et qu'au contraire se fassent illusion ceux qui l'assurent, ou, s'il arrive que c'en soit un, et qu'à la vérité il ne s'agisse pas d'un objet bien sérieux, pourquoi alors faudrait-il l'étudier?

Or, voici ce que j'ai en vue en parlant comme je le fais à son sujet. Ma conviction est en effet que, si c'était quelque chose qui comptât, cela n'aurait pas échappé à l'attention des Lacédémoniens⁵, dont l'existence n'a d'autre objet que de rechercher et de pratiquer [183a] ce dont l'étude et la pratique pourront, à la guerre, leur donner l'avantage sur les autres. Supposons que cela leur eût échappé; en tout cas, ceci même ne pouvait échapper à ceux qui en donnent l'enseignement, que, plus que tout le reste des Grecs, ce peuple met tout son zèle aux choses qui sont de cette sorte; ni que l'homme qui, à cet égard, aurait eu du succès chez eux, ne doive aussi le mieux réussir à se faire beaucoup d'argent avec les autres peuples; tout comme également pour un poète tragique, quand c'est chez nous qu'il a eu du succès! Voilà pourquoi, bien sûr, un poète qui pense avoir composé en perfection une tragédie, [b] ne s'en va pas la produire tout alentour hors de l'Attique, en une tournée dans les autres cités; mais c'est tout de suite ici qu'il se porte, c'est devant le public d'ici qu'il la produit; et à juste titre! Tandis que les professionnels de l'escrime en armes, ces gens-là, je les vois faire de Lacédémone un sanctuaire inviolable, n'y pénètre-t-on que de la pointe du pied; mais tourner tout autour de cette ville, préférant produire partout leur art, et, incomparablement plus, devant les gens qui s'accorderont à reconnaître, par rapport aux choses de la guerre, la supériorité d'une multitude d'autres! [c] En second lieu, Lysimaque, je ne me suis trouvé, au beau [milieu] de l'action, en face que d'un fort petit nombre de ces gens-là, et je vois ce qu'ils sont. Voici d'ailleurs ce qui nous permet d'y faire réflexion tout de suite; comme s'ils le faisaient exprès, jamais aucun de ces hommes qui pratiquent le maniement des armes ne s'est illustré dans la guerre! Et pourtant, à regarder partout ailleurs, chez qui trouve-t-on les gens qui se sont fait un nom? Chez ceux qui ont pratiqué ces spécialités. Mais eux, faisant exception à tous les autres spécialistes, ils ont eu, semble-t-il bien, une si grande malchance, que ce résultat, ils ne l'ont pas atteint!

Effectivement, ce Stésilaos même, [d] dont la parade vous a été donnée, comme à moi, en spectacle au milieu d'une si grande foule, et qui, dans ses propos, parlait de lui avec tant de jactance, eh bien! en un autre endroit, j'ai eu, pour ma part, le spectacle plus beau, et réel celui-là, d'une parade qu'il donnait, et réellement contre son gré! Le navire de combat sur lequel il avait embarqué

⁵ Ou Sparte, la grande rivale d'Athènes.

comme soldat de marine s'étant en effet jeté à l'abordage d'un transport, il combattait en tenant une faux emmanchée sur une lance: arme évidemment sans pareille, puisque lui-même, il n'avait pas son pareil! Aussi bien n'est-ce plus de l'homme lui-même qu'il vaut la peine de parler, mais du succès de cette savante invention, d'emmancher une faux sur un fer de lance. [e] De fait, pendant qu'il combattait ainsi, la faux vint à se prendre dans les agrès du navire de transport et y resta attachée; sur quoi, Stèsilaos se mit à tirer, dans l'intention de la dégager. Peine perdue! Le long de son navire passait l'autre navire, et lui, pendant ce temps, de courir tout au long du sien, accroché à sa lance. Cependant, comme le transport, filant en sens inverse au ras du navire de Stèsilaos, entraînait celui-ci, pendant à la lance dont il laissait le bois lui couler dans la main, [184a] il vint un moment où il ne fut plus accroché qu'au bout! Sur le transport, tout le monde riait et claquait des mains à voir le maintien de notre homme. Enfin, une pierre ayant été lancée sur le pont contre ses pieds, le voilà qui lâche la lance. Ce fut alors au tour des gens de la trière de ne plus pouvoir désormais retenir leurs rires, en voyant cette fameuse faux emmanchée sur une lance, qui se balançait, emportée par le transport! Sans doute est-il possible que, comme le prétend Nicias, ce soit là chose qui vaille. Moi, en tout cas, voilà le genre de faits dont les circonstances m'ont fait le témoin.

[b] Il en est donc comme je l'ai dit en commençant: ou bien il s'agit d'une étude dont l'utilité est à ce point insignifiante, ou bien c'est de quelque chose d'inexistant que l'on parle et dont on fait semblant que ce soit un objet d'étude; de toute façon, cela ne vaut pas la peine que l'on entreprenne de l'étudier. C'est qu'en effet, à mon avis, supposé qu'un lâche, étant ce qu'il est, s'imagine que s'il connaissait cela, il y gagnerait de la hardiesse, ce serait au contraire sa lâcheté qui deviendrait plus manifeste; supposé au contraire que ce soit un brave, alors, guetté par tout le monde, quelque petite que fût la faute qu'il aurait commise, il s'exposerait à de graves calomnies; [c] car on jalouse ceux qui affichent la possession de ce savoir, au point de les mettre, quand ils affirment le posséder et à moins qu'ils n'accomplissent des merveilles exceptionnelles de bravoure, dans l'impossibilité d'échapper à la dérision d'autrui. Telle est mon opinion, Lysimaque, sur l'application qu'il convient de donner à cette étude. Mais, je répète ce que je te disais dès le début, c'est Socrate, ici présent, qu'il faut ne pas laisser partir! Prions-le plutôt de nous donner son sentiment sur la façon dont il juge personnellement la question que nous nous sommes proposée.

2. L'opinion de Socrate: A) principes d'un programme de recherche; (184c - 187b)

Lysimaque: Eh bien! c'est la prière que, pour ma part, je t'adresse, Socrate. [d] Notre assemblée en effet me semble, si je puis dire, avoir besoin, en outre, d'un arbitre de ses délibérations! Si les deux que nous venons d'entendre

s'étaient trouvés d'accord, effectivement nous n'aurions pas autant besoin de l'homme qui remplirait un tel rôle. Mais en fait, puisque Lachès, tu le vois, a soutenu une thèse opposée à celle de Nicias, il est donc fort bon que, toi aussi, nous t'entendions et sachions auquel de ces deux orateurs ira ton suffrage.

Socrate: Eh quoi! Lysimaque, est-ce de celle des deux thèses qui aura obtenu l'approbation de la majorité d'entre nous que tu as l'intention de t'accomoder?

Lysimaque: Y aurait-il, Socrate, un autre parti à prendre?

Socrate: Et toi, Mélèsias, est-ce aussi celui-là que tu prendrais? [e] Supposons que, concernant la formation gymnique de ton fils, tu sois en train de te livrer à quelque délibération sur les exercices qu'il faut lui faire pratiquer, est-ce la majorité d'entre nous que tu en croiras, ou bien celui qui se trouverait avoir été formé par un bon maître de gymnase, sous la direction duquel il se serait exercé?

Mélèsias: Celui-là, selon toute vraisemblance, Socrate!

Socrate: Autrement dit, tu l'en croirais davantage que nous qui sommes quatre?

Mélèsias: Sans doute!

Socrate: Qu'on veuille, je pense, faire un bon arbitrage, c'est en effet le savoir qui doit être arbitre, et non pas le nombre.

Mélèsias: Comment le nier?

Socrate: Donc voilà, pour commencer, précisément le point à considérer: [185a] y a-t-il, oui ou non, un de nous qui soit compétent sur la question dont nous délibérons? Et s'il y en a un, c'est celui-là qu'il faut en croire, lui qui n'est qu'un, et donner leur congé aux autres; mais s'il n'y en a pas un parmi nous, adressons-nous ailleurs! Est-ce un risque sans importance que vous pensez courir à cette heure, Lysimaque et toi? Ne concerne-t-il pas au contraire le bien qui, entre tous ceux qui vous appartiennent, est le plus précieux? Il s'agit en effet pour vos fils de leur avenir de gens de bien, ou du contraire, et, selon ce que seront devenus ces enfants, de la gestion future de cette maison, qui est celle de ton père!

Mélèsias: C'est bien vrai!

Socrate: C'est donc une question qui exige beaucoup de vigilance.

Mélèsias: Hé! absolument.

[b] *Socrate:* Pour en revenir par conséquent à ce que je disais à l'instant, demandons-nous comment nous en ferons l'examen, notre intention étant de considérer qui d'entre nous est le plus compétent par rapport à la formation

gymnique: n'est-ce pas celui qui s'en est instruit, qui l'a pratiquée, qui enfin a rencontré de bons maîtres pour la lui enseigner?

Mélèsias: C'est mon avis.

Socrate: Mais ne devons-nous pas considérer encore auparavant de quelle nature est cet objet d'enseignement dont nous cherchons les maîtres?

Mélèsias: Comment l'entends-tu?

Socrate: Sous la forme que voici, mon idée gagnera probablement en clarté. Nous ne nous sommes pas mis d'accord dès le début, me semble-t-il, sur ce que peut bien être l'objet donc nous délibérons, [c] ni sur ce que nous envisageons, en cherchant qui d'entre nous est compétent sur cet objet et s'est procuré des maîtres en vue d'acquérir cette compétence, et quel est celui dont ce n'est pas le cas.

Nicias: N'est-ce donc pas, Socrate, sur l'escrime en armes que porte notre examen, et sur le point de savoir s'il faut, ou non, que la jeunesse s'en instruisse?

Socrate: Hé oui, Nicias! absolument. Quand cependant nos réflexions se rapportent à un remède pour les yeux, la question étant de savoir s'il faut, ou non, les enduire d'un onguent, est-ce, selon toi, sur le remède, ou sur les yeux, que porte alors la délibération?

Nicias: C'est sur les yeux.

[d] *Socrate*: C'est encore ainsi que, lorsqu'on réfléchit si l'on doit, ou non, mettre un mors à un cheval, et à quel moment, c'est, je suppose, sur le cheval qu'on délibère alors, mais non sur le mors, n'est-ce pas?

Nicias: C'est la vérité.

Socrate: Ainsi donc, d'une façon générale, quel que soit l'objet en vue duquel a lieu notre examen, ce qui est le véritable objet de la recherche, c'est ce en vue de quoi on délibère, mais ce n'est pas ce qui est moyen en vue d'autre chose.

Nicias: Forcément.

Socrate: Il faut donc examiner aussi celui à qui nous demandons conseil, pour savoir s'il est compétent pour se bien occuper de la chose en vue de laquelle, finalement, nous examinons ce que nous examinons.

Nicias: Hé! absolument.

[e] *Socrate*: Or, affirmons-nous que ce en vue de quoi nous examinons à présent un objet d'étude, c'est l'âme de ces jeunes gens?

Nicias: Oui, nous l'affirmons.

Socrate: Conclusion: ce que nous avons à examiner, c'est quel est, parmi nous, l'homme compétent pour se bien occuper de l'âme, l'homme capable de

s'acquitter en belle manière de cette occupation, l'homme qui là-dessus aura eu de bons maîtres.

Lachès: Qu'est-ce à dire Socrate? N'as-tu jamais vu d'hommes qui, sans maîtres, se sont montrés, pour un certain nombre de choses, plus compétents que s'ils avaient eu des maîtres?

Socrate: Ma foi oui, Lachès! À la vérité, il y en a auxquels, s'ils te disaient qu'ils sont bons dans leur partie, tu ne consentirais pas cependant à avoir confiance, [186a] à moins qu'ils ne fussent à même de te mettre sous les yeux quelque ouvrage, bien exécuté, qui attestât la compétence qui est la leur, et non pas un seul ouvrage, mais plusieurs.

Lachès: Tu as raison en ce que tu dis là.

Socrate: En conséquence, Lachès, et toi, Nicias, puisque Lysimaque et Mélèsias nous ont, tous deux, appelés en consultation au sujet de leurs deux fils, ayant à coeur que les âmes de ces deux enfants pussent atteindre toute la perfection possible, il nous faut, nous aussi, si nous affirmons être à même de nous en acquitter, leur mettre sous les yeux le nom des maîtres que nous avons eus, [b] hommes qui ont commencé par montrer leur propre mérite, par la façon dont ils se sont occupé de l'âme d'un grand nombre de jeunes gens, avant qu'ils nous aient par la suite instruits nous-mêmes. Que si, d'autre part, il y en a un, parmi nous, qui nie avoir eu des maîtres pour lui-même, je veux du moins qu'il soit en état de dire quels ouvrages il a personnellement produits et de nous faire voir quels sont, entre les Athéniens ou les étrangers, ceux qui, esclaves ou hommes libres, ont acquis, grâce à lui, un mérite unanimement reconnu. Si, au contraire, aucune de ces possibilités ne nous appartient, il nous faut les inviter à tourner d'un autre côté leurs recherches, et nous, notre action corruptrice portant alors sur les fils d'hommes qui sont nos amis, ne pas courir le risque de la responsabilité la plus lourde, à laquelle on puisse être exposé de la part des plus proches parents.

[c] Ceci dit, Lysimaque et Mélèsias, tout le premier je déclare, pour mon propre compte, n'avoir pas eu de maître en la matière. Ce n'est pas, certes, que, dès ma prime jeunesse, je n'aie pas désiré en avoir là-dessus! Malheureusement, voilà que les moyens me manquent de payer leur salaire à ces Sophistes, qui justement étaient seuls à se faire fort d'être capables de former des hommes accomplis! Quant à en découvrir, au rebours, l'art par moi-même, c'est à quoi, à cette heure, je suis encore impuissant. Mais que, soit Nicias, soit Lachès, aient pu le découvrir ou l'apprendre, je ne m'en émerveillerais point. Leur fortune leur donne une capacité supérieure à la mienne, pour se faire instruire par d'autres; en même temps, leur âge, plus avancé, leur a permis de l'avoir déjà découvert. Ils sont donc capables à mon avis, de faire l'éducation d'un homme: [d] autrement, jamais ils n'auraient, sans frayeur, exposé au grand jour leur opinion sur les occupations qui sont salutaires

ou pernicieuses pour un jeune homme, s'ils n'avaient pas l'intime confiance de le savoir autant qu'il faut. Aussi, quelle que soit, par ailleurs, la confiance que, pour mon compte, j'aie en eux, je n'ai pu m'empêcher d'être surpris qu'ils fussent entre eux d'un avis différent. En conséquence, Lysimaque, c'est à mon tour de t'adresser une prière en tout point semblable à l'invitation que naguère te faisait Lachès, de ne point me laisser m'en aller: la prière de plutôt poser des questions; oui, je te recommande à présent, moi, de ne pas laisser s'en aller Lachès et Nicias, mais bien de leur poser des questions, en leur disant ceci: [e] «Socrate nie qu'il s'y entende en cette matière; il nie qu'il ait la capacité suffisante pour discerner qui, de vous deux, dit la vérité, puisqu'il n'a rien découvert, ni rien appris; mais toi, Lachès, et toi, Nicias, faites-nous connaître avec quel homme, d'un insigne mérite certainement, vous avez été en relation, l'un comme l'autre, au sujet de l'éducation de la jeunesse; puis, si votre savoir à tous deux nous vient des leçons de quelqu'un, ou si c'est votre découverte. [187a] Supposé qu'il vous soit venu de ces leçons, nommez-nous respectivement votre maître; nommez-nous ceux qui étaient maîtres encore dans la même partie, afin que, si les affaires de l'État vous en enlèvent le loisir, nous allions, nous, trouver ces gens-là, et que, par des présents ou par des gracieusetés, ou par l'un et l'autre à la fois, nous les persuadions de prendre soin de nos enfants comme des vôtres, en vue d'empêcher ceux-ci, tombés dans l'abjection, de déshonorer la mémoire de leurs propres aïeux. Supposé que ce savoir, vous le deviez au contraire à une découverte personnelle en cet ordre de matières, donnez-nous-en un échantillon, en nous apprenant quels sont ceux qui, grâce à vos soins, sont passés de l'abjection où ils étaient à la condition d'hommes accomplis. [b] Si en effet ce sont aujourd'hui vos premiers débuts dans l'éducation, il vous faut bien considérer que ce n'est pas sur un Carien⁶ que vous en risquez l'expérience, mais aussi bien sur vos propres fils que sur les enfants de vos amis, et prendre garde que ne vous convienne tout bonnement l'expression proverbiale: *La grande cruche, pour ton début dans la poterie!* Donc, dites-nous laquelle de ces conditions vous affirmez, ou niez, être réellement la vôtre et appropriée à ce que vous êtes!» Voilà, Lysimaque, ce que, sans les lâcher, tu as à apprendre de ces deux hommes.

B) la méthode de Socrate. (187b - 189c)

Lysimaque: Mon avis à moi, mes amis, est que le langage de Socrate est excellent. [c] Êtes-vous disposés, sur le genre de sujet qui nous occupe, à vous laisser poser des questions et à justifier vos réponses? C'est à vous d'en décider, Nicias et Lachès. Quant à Mélèsias et moi, il est clair que ce serait pour nous un plaisir si, à toutes les questions que vous poserait Socrate, vous acceptiez de donner en détail vos explications. Car dès les premiers mots de notre

⁶ Peuple tenu en basse estime par les Athéniens et qui fournissait des mercenaires aux plus offrants.

conversation, ce furent aussi mes premières paroles: le motif qui nous a fait vous appeler en consultation, c'est que, à notre jugement, les questions de ce genre ont dû vraisemblablement vous préoccuper, et en particulier pour cette raison que vous avez fait l'éducation d'enfants qui sont, peu s'en faut, du même âge que les nôtres. [d] Si donc vous n'avez point d'opposition à y faire, procédez à cet examen en commun avec Socrate, donnant et recevant les uns des autres la justification de vos opinions. Il a en effet bien raison de le dire, Socrate: c'est sur la plus importante de nos propres affaires que nous délibérons à présent! Eh bien! voyez si c'est, à votre avis, la méthode que nous devons adopter.

Nicias: Il me paraît, Lysimaque, que tu ne connais Socrate que du côté de son père, et qu'avec lui tu n'as pas eu de relations, sinon lorsqu'il était enfant [e] et que, une fois ou l'autre, il s'est trouvé dans ton voisinage, parmi les gens de votre dème, avec son père qu'il accompagnait, soit dans une fête religieuse, soit dans quelque autre assemblée, propres à votre dème. Mais, c'est bien clair, tu n'as pas rencontré le gaillard depuis qu'il a pris de l'âge!

Lysimaque: Que veux-tu dire au juste, Nicias?

Nicias: Tu m'as l'air de ne pas savoir que, quand on approche Socrate de très près et que ce voisinage est une conversation avec lui, son interlocuteur est forcé (quel qu'en pût être, d'aventure, le sujet, tout autre, sur lequel on avait auparavant commencé à converser) de se laisser sans répit tourner et retourner, grâce à la façon dont Socrate mène la causerie; jusqu'à ce que finalement, il en vienne à être lui-même l'objet dont il s'agit de rendre raison, [188a] aussi bien quant à la manière dont il vit présentement qu'à celle dont il a vécu son existence passée! de ne pas savoir non plus que, a-t-il fini par en venir là, Socrate ne le laissera pas partir, avant d'avoir, bien à fond et de la belle manière, soumis tout cela à l'épreuve de son contrôle! Pour ma part, je suis accoutumé aux façons de cet homme-ci, et je sais fort bien qu'il nous contraint d'en passer par où il veut; je sais en outre parfaitement que personnellement je vais en passer par là. En fait, c'est pour moi, Lysimaque, une joie de me trouver dans son voisinage, et je ne crois pas mauvais que l'on nous rappelle ce que nous avons fait ou faisons, même si ce n'est pas beau. [b] Nécessairement, à la condition de ne pas se dérober à ces rappels, on gagne au contraire en vigilance par rapport à la suite de la vie; à la condition, bien plutôt, de consentir à donner toute sa valeur au mot fameux de Solon, qu'on apprend aussi longtemps qu'on vit, et à ne pas se figurer que, seul, le temps de la vieillesse venue est celui d'être réfléchi. En conséquence, il n'y a pour moi rien d'inhabituel, rien non plus par ailleurs de déplaisant, à laisser Socrate me mettre à l'épreuve de son contrôle; il y avait même longtemps au contraire, que j'en étais quasiment certain: Socrate présent, ce ne sont pas ces adolescents, [c] c'est plutôt nous-mêmes qui ferons les frais de notre entretien! Donc, je le répète, en ce qui me concerne personnellement, rien ne s'oppose à ce que notre réunion avec Socrate

se passe comme le souhaite celui-ci. Vois cependant ce qu'il en est du côté de Lachès relativement à cette question de méthode.

Lachès: Personnellement, Nicias, pour ce qui est de discourir, mon avis est bien simple! Simple? non, il est, si tu veux, plutôt double. Il pourrait en effet m'arriver de passer aux yeux de tel ou tel pour aimer les discours; aux yeux d'un autre, pour les haïr! Que j'entende, vois-tu, discourir sur la vertu, ou sur quelque sagesse que ce soit, un homme qui est vraiment un homme, un homme digne des discours qu'il tient, alors ma joie dépasse toute expression, [d] au spectacle de cette convenance mutuelle, de cet accord harmonieux entre les paroles prononcées et celui qui les prononce. Un tel homme est, à mon sens, un parfait musicien, puisque c'est le plus magnifique accord qu'il a réalisé, non pas un accord sur la lyre, pas davantage sur un instrument qui sert à amuser, mais celui qui consiste à se faire ainsi réellement, soi-même à soi-même, la vie qui mettra les actes à l'unisson avec les paroles: accord, à parler franc, de mode dorien, mais non ionien si je m'en crois; non plus que phrygien ou lydien; celui qui seul au contraire est proprement grec. L'homme qui est ainsi fait me met donc en joie lorsqu'il parle, [e] et, aux yeux de n'importe qui, il me fait passer pour quelqu'un qui aime les discours, tant il y a de véhémence dans l'accueil que je réserve à ce qui est dit par lui! En revanche, l'homme dont la manière s'oppose à celle du précédent, m'attriste, cela même d'autant plus qu'on le tiendra pour être un meilleur orateur; et lui, il me fait passer pour un homme qui hait les discours! Quant à Socrate, je ne suis point au fait de sa façon de parler, mais sa façon d'agir, j'en ai, semble-t-il bien, fait l'épreuve auparavant; et, en ce domaine-là, j'ai découvert chez lui un homme qui mérite de bien parler, avec en outre la plus entière franchise. [189a] Si donc c'est aussi comme ça qu'il en est, alors je suis avec lui pour ce que souhaite Nicias, et rien ne me ferait plus de plaisir que d'être soumis à l'examen d'un pareil homme, pas plus que je ne serais fâché de m'instruire. Au contraire, je donne à mon tour mon assentiment à l'adage de Solon, en n'y faisant qu'une seule addition: c'est, en effet, des gens de bien seulement que, *à mesure que je vieillis*, je consens à *beaucoup apprendre*! Oui, voilà le point sur lequel il me faut votre assentiment: que la leçon soit aussi celle d'un brave homme; pour que le peu de plaisir que j'aurais à apprendre ne me fasse pas considérer par vous comme quelqu'un qui apprend avec difficulté! Que, d'autre part, celui qui m'instruit ne soit pas bien âgé, qu'il n'ait pas encore de réputation, qu'il soit dépourvu de tel ou tel autre avantages analogues, [b] cela est pour moi sans aucun intérêt. Je t'offre donc, Socrate, et de m'instruire, de me soumettre, en ce qu'il te plaît, à ton contrôle, et, réciproquement, de t'instruire toi-même de ce que je puis savoir. Que tu aies une telle place dans mon coeur, cela date de ce jour où, à mon côté, tu as eu ta part de péril et où, de ta vaillance à toi, tu as fait la preuve; une preuve telle qu'on la doit faire, quand on veut qu'elle soit faite à juste titre! Ainsi donc, dis tout ce qui te plaît, sans tenir aucun compte de l'âge que j'ai!

II. Socrate prend la direction du débat. (189c - 190b)

[c] Socrate: Pour autant qu'il est de vous, vous ne méritez pas, apparemment, qu'on vous accuse de n'être pas tout prêts à mener en commun cette délibération et cet examen!

Lysimaque: Mais, Socrate, c'est justement notre tâche, à nous tous! Je te tiens, tu le vois, pour être un des nôtres. Dans ces conditions, et pour l'intérêt de ces jeunes gens, examine à ma place de quoi nous avons besoin de nous enquérir auprès des deux personnages que voici, et conseille-nous en conversant avec eux. Pour ma part, en effet, il m'arrive souvent, en raison de mon âge, de ne déjà plus me rappeler les questions que j'avais pu songer à poser, et, pourvu que, dans l'intervalle, on ait tenu d'autres propos, je ne me souviens pas du tout, même de ce qu'inversement j'ai pu entendre dire! *[d]* À vous donc de parler et de vous expliquer à fond devant nous sur le problème que nous nous sommes proposé. Moi, je vous écouterai, et, quand je vous aurai écoutés, je ferai alors, avec le concours de Mélèsias ce que, de votre côté, vous aurez jugé bon.

Socrate: Allons, Nicias et Lachès, nous n'avons plus qu'à obéir à Lysimaque et à Mélèsias! Cela étant, nous avons tout à l'heure fait le projet d'examiner quels maîtres nous ont instruits d'une semblable éducation, ou bien quels sont, d'autre part, les sujets que nous aurons rendus meilleurs. Probablement n'est-il pas mauvais que, même sur de tels points, nous nous soumettions nous-mêmes à l'examen. *[e]* Cependant, je le crois, une enquête du genre de celle que voici mène au même résultat, et peu s'en faut qu'elle ne puisse davantage reprendre les choses à leur point de départ. Supposons en effet que, à propos de n'importe quoi, nous nous trouvions connaître quelle est la chose dont la présence en telle autre rend meilleure celle à laquelle elle est présente: supposons en outre que nous soyons à même de faire en sorte que la première soit présente en la seconde: il est clair alors que cela même, à propos de quoi nous aurions à donner notre avis sur le moyen le plus facile et le plus parfait de le posséder, cela, en vérité, nous le saurions fort bien. Mais peut-être ne comprenez-vous pas ce que je veux dire. Eh bien! sous cette forme, vous le comprendrez plus aisément. *[190a]* Supposons que nous nous trouvions connaître que la présence de la vision dans des yeux fait meilleurs ceux dans lesquels elle est présente, et que, en outre, nous soyons à même de faire qu'elle soit présente dans des organes de vision, il est clair alors que nous saurions fort bien quelle peut être la nature de cette vision, à propos de laquelle nous aurions à donner notre avis sur le moyen le plus facile et le plus parfait de la posséder. Faut en effet de savoir ceci même: quelles peuvent être la nature de la vision et la nature de l'audition, difficilement mériterions-nous de donner notre avis et d'être médecins, soit pour les yeux, soit pour les oreilles, *[b]* quant à la façon de posséder on ne peut mieux audition et vision.

Lachès: C'est la vérité, Socrate!

***Le courage est la vertu intéressée par ce qui a donné lieu au présent débat.
(190b - 190e)***

Socrate: Or, Lachès, à cette heure nous sommes, nous aussi, appelés en consultation par Lysimaque et Méléstias, pour savoir de quelle façon, une fois réalisée dans les âmes de leurs fils la présence d'une vertu, celles-ci en seront rendues meilleures.

Lachès: Hé! absolument.

Socrate: Alors, ne faut-il pas que ceci soit au moins la base de notre recherche: savoir ce que peut bien être la vertu? Supposons en effet que nous ne sachions même pas, d'aucune manière, ce que précisément peut bien être la vertu, [c] de quelle façon pourrions-nous être, en la matière, de bon conseil pour qui que ce fût, sur le moyen, pour lui, de posséder cela on ne peut mieux?

Lachès: À mon avis, ma foi, d'aucune façon, Socrate!

Socrate: Par conséquent, Lachès, nous affirmons savoir ce qu'est en soi la vertu.

Lachès: C'est assurément ce que nous affirmons.

Socrate: Mais, si nous le savions, nous dirions aussi, sans nul doute, ce que c'est.

Lachès: Comment le nier en effet?

Socrate: Attention, mon excellent ami! N'allons pas, sans plus attendre, porter notre réflexion sur la vertu tout entière; car ce serait probablement une besogne excessive! Mais, pour commencer, voyons, à propos d'une de ses parties, si nous sommes au point voulu pour ce qui est de savoir quelle en est la nature! [d] Notre recherche, selon toute vraisemblance, en sera facilitée.

Lachès: Eh bien, Socrate! procédons comme il te plaît.

Socrate: Quelle est, entre les parties de la vertu, celle que nous choisirions de préférence? N'est-ce pas, évidemment, celle à laquelle, pense-t-on, vise l'étude du maniement des armes? Or, c'est l'opinion générale, je suppose, qu'elle vise à nous donner du courage. N'est-il pas vrai?

Lachès: C'est tout à fait, bien sûr, l'opinion qu'on s'en fait.

Socrate: Eh bien! mettons-nous alors, pour commencer, à parler de cette partie-là, à dire en quoi peut bien consister le courage. Après quoi, nous réfléchirons par la suite [e] à la façon dont on pourrait en réaliser la présence chez ces jeunes gens, dans quelle mesure il est possible que les objets

d'occupation ou d'étude aient cette présence pour résultat. Allons! essaie de répondre à ce que je dis: qu'est-ce que le courage?

A) Lachès: a) son premier essai de définition; (190e - 192b)

Lachès: Par Zeus, Socrate! il n'est pas difficile de répondre! Quand on accepte de rester dans le rang et de repousser l'ennemi, au lieu de prendre la fuite devant lui, alors, sache-le bien, on ne peut manquer d'être un homme courageux.

Socrate: C'est fort bien dit, Lachès! Mais sans doute suis-je cause, faute de m'être exprimé clairement, que ta réponse ne cadre pas avec ce que j'avais en tête quand je te posais ma question.

Lachès: Que veux-tu dire par là, Socrate?

[191a] *Socrate:* Je vais te l'expliquer, à condition que j'en sois capable. Un homme courageux, c'est bien, je pense, celui dont tu parles, qui, demeurant dans le rang, combattra les ennemis.

Lachès: C'est du moins ce que je déclare.

Socrate: Et moi aussi, effectivement! Que dire cependant, cette fois, de celui-ci, qui, dans la fuite et sans rester dans le rang, combattrait néanmoins l'ennemi?

Lachès: Courageux, en prenant la fuite?

Socrate: À la façon même, je pense, des Scythes qui, dit-on, ne combattent pas moins en prenant la fuite qu'en poursuivant. On pensera en outre à l'éloge que fait Homère des chevaux d'Énée, [b] qui, à l'en croire, savaient *avec grande rapidité, ici et là, poursuivre aussi bien que fuir*; et c'est sous ce rapport aussi qu'il a glorifié Énée lui-même, sous le rapport de son savoir en l'art de fuir, quand il l'a appelé: *un maître machinateur de fuite*.

Lachès: Et il avait raison, Socrate, car c'est de chars qu'il parlait; de ton côté, tu allègues l'exemple des cavaliers scythes, et c'est en effet ainsi que combat leur cavalerie. Mais l'infanterie de ligne des Grecs combat de la façon que je dis.

Socrate: À l'exception sans doute, au moins, de celle des Lacédémoniens. [c] À Platées en effet, quand ils furent en face des soldats perses cuirassés de lattes d'osier, ils n'acceptèrent pas, dit-on, de les affronter en combattant sur place, mais ils prirent la fuite; puis, une fois rompus les rangs des Perses, ils firent volte-face et se battirent à la façon de cavaliers, remportant ainsi la victoire dans cette bataille.

Lachès: C'est la vérité.

Socrate: En somme, ainsi que je le disais à l'instant, je suis cause que tu ne m'aies pas bien répondu, parce que je n'avais pas bien posé ma question. [d] Les courageux desquels je souhaitais m'informer auprès de toi, ce n'étaient pas seulement ceux qui le sont dans le combat d'infanterie, mais aussi dans le combat de cavalerie et dans l'ensemble des formes de la pratique guerrière; ce n'était pas non plus seulement ceux qui le sont à la guerre, mais aussi ceux qui ont du courage dans les périls auxquels on s'expose sur mer; et aussi tous ceux qui sont courageux devant la maladie, tous ceux qui le sont devant la pauvreté ou devant les vicissitudes de la vie publique, ni non plus seulement tous ceux qui font face avec courage aux peines et aux craintes, mais ceux aussi qui ont l'énergie de combattre leurs convoitises ou leurs plaisirs, [e] aussi bien en restant sur leurs positions qu'en faisant volte-face. Car il y a bien, Lachès, même en ce genre de choses, des hommes courageux!

Lachès: Très courageux, même, Socrate!

Socrate: Donc, ils sont courageux, tous; mais le courage que possèdent les uns a le plaisir pour théâtre, la peine est celui des autres, les convoitises pour ceux-ci, les craintes pour ceux-là, tandis qu'il y en a d'autres, j'imagine, qui, dans les mêmes occasions, font preuve de lâcheté.

Lachès: Hé! absolument.

Socrate: Ce que peut bien être chacune de ces deux façons de se comporter, voilà ce que je désirais savoir de toi. Essaie donc, tout d'abord au sujet du courage, de m'expliquer ce qu'il y a d'identique en toutes ces variétés de courage. Mais peut-être ne comprends-tu pas bien encore ce que je veux dire?

Lachès: Non, pas encore tout à fait.

[192a] *Socrate:* Eh bien! voici ce que je veux dire. Si c'était par exemple sur ce que peut bien être la rapidité, que portait ma question, sur ce caractère qui peut, chez nous, se rencontrer aussi bien dans l'acte de courir que dans celui de jouer de la cithare, dans l'action de parler ou dans celle d'apprendre, et dans quantité d'autres; sur ce caractère que nous possédons même presque en tout ce qui mérite considération: dans les activités de nos mains ou de nos jambes, de notre bouche comme de notre voix ou de notre pensée. N'est-ce pas de la sorte que, toi aussi, tu entends la chose?

Lachès: Hé! absolument.

Socrate: Que maintenant on me pose cette question: «Socrate, qu'entends-tu par ce caractère auquel, dans tous ces cas, tu donnes le nom de "rapidité"?, je répondrais au questionneur: [b] «La capacité d'exécuter beaucoup d'actes en peu de temps, voilà ce que, moi, j'appelle "rapidité", eu égard aussi bien à l'émission de la voix qu'à la course et à tout le reste.»

Lachès: Et en le disant tu ne te tromperais pas!

Socrate: Alors, Lachès, essaie donc à ton tour d'en faire autant pour le courage et de me dire quelle est la capacité, identique dans le plaisir, dans la peine, dans tous les cas où tout à l'heure nous assurons le trouver, à laquelle on donne, en fin de compte, le nom de «courage».

b) second essai de définition. (192b - 194b)

Lachès: En bien! c'est, à mon avis, une certaine fermeté de notre âme, [c] à parler au moins, s'il le faut, de ce qu'il y a de naturel à tous les cas de la série.

Socrate: Mais bien sûr, il le faut, au moins si nous devons, nous, répondre à la question posée! Voici maintenant ce qui est, à mes yeux, évident: c'est que ce n'est pas en vérité toute fermeté d'âme qui, si je ne me trompe, est évidemment, à tes yeux, du courage! Or voici où j'en trouve la preuve. J'en suis en effet presque certain: toi, Lachès, tu regardes le courage comme une des choses qui sont tout à fait belles...

Lachès: Ou plutôt, sois-en pleinement certain, comme une de celles qui sont d'une beauté sans égale!

Socrate: Or, la fermeté qui s'accompagne de réflexion est une fermeté d'âme accomplie?

Lachès: Hé! absolument.

[d] *Socrate:* Mais que dire de celle qu'accompagne l'irréflexion? N'est-elle pas, au contraire de l'autre, dommageable et malfaisante?

Lachès: Oui.

Socrate: Mais parleras-tu de la beauté d'une chose de cette sorte, alors qu'elle est malfaisante et dommageable?

Lachès: En tout cas, Socrate, il n'y aurait pas de justice à le faire!

Socrate: Donc, au moins, n'est-ce pas une fermeté d'âme de cette sorte que tu seras d'accord pour appeler courage, puisque justement elle n'est pas belle et que le courage est une belle chose.

Lachès: Tu dis vrai!

Socrate: En conséquence, ce serait, d'après ta thèse, la fermeté réfléchie qui serait le courage.

Lachès: Cela en a bien l'air!

[e] *Socrate:* Voyons maintenant! En vue de quoi la fermeté est-elle réfléchie? Est-ce quand la réflexion va à tout indistinctement, aux grands objets comme aux petits? Supposons par exemple un homme dont la fermeté consisterait à dépenser son argent avec réflexion, parce qu'il sait le bénéfice

qu'il trouvera à avoir fait cette dépense; est-ce cet homme-là que tu appellerais un homme courageux?

Lachès: Ma foi non, par Zeus!

Socrate: Autre exemple: supposons un médecin dont le fils, ou tout autre, est atteint d'une fluxion de poitrine, et demande qu'il lui donne à boire et à manger; [193a] au lieu de se laisser fléchir, il est plein de fermeté...

Lachès: Pas davantage, cette fermeté ne serait en aucune façon du courage.

Socrate: Exemple guerrier maintenant: voici un homme fermement décidé à se battre, qui a tout calculé avec réflexion, la certitude qu'il a d'être secouru par d'autres, l'infériorité numérique et militaire de ceux contre qui il se bat, par rapport à ceux de son propre camp; qui a en outre la supériorité de la position; est-ce cet homme-là, dont la fermeté d'âme s'accompagne d'un tel ensemble de réflexions et de conditions préparatoires favorables, que tu déclareras plus courageux que celui qui, dans l'armée opposée, est bien décidé à tenir bon, à être ferme?

[b] *Lachès*: Ma foi, Socrate, c'est, à mon avis, celui qui est dans l'armée opposée!

Socrate: Il n'en est pas moins vrai cependant que la fermeté d'âme de celui-ci est moins réfléchie que celle du premier?

Lachès: C'est bien la vérité!

Socrate: Alors, c'est, déclareras-tu, celui dont la fermeté d'âme s'accompagne de la connaissance de l'équitation qui, dans un combat de cavalerie, sera inférieur en courage à celui qui est dépourvu de cette connaissance.

Lachès: Ma foi, c'est mon avis.

Socrate: Et aussi celui chez qui la connaissance en matière de lancement avec la fronde ou de tir à l'arc, ou de tout autre art, accompagne la fermeté de l'âme.

[c] *Lachès*: Hé! absolument.

Socrate: Dès lors, quiconque, descendant dans un puits ou faisant une plongée, montre dans cette besogne ou dans toute autre du même genre, la fermeté de son âme, alors qu'il n'y est point expert, sera, d'après tes déclarations, plus courageux que ceux qui sont experts en ces matières.

Lachès: Que pourrait-on effectivement déclarer d'autre, Socrate?

Socrate: Rien, à condition toutefois de s'en faire une semblable idée.

Lachès: C'est pourtant bien l'idée que je m'en fais!

Socrate: Il est au moins bien certain, je suppose, que ces sortes de gens, Lachès, ont, en s'exposant à ces périls, une fermeté d'âme plus irréfléchie que ceux dont en cela la pratique s'accompagne de compétence.

Lachès: Évidemment.

[*d*] *Socrate:* Mais auparavant, la hardiesse, la fermeté d'âme qui sont irréfléchies, ne nous est-il pas apparu qu'elles sont vilaines et dommageables?

Lachès: Hé! absolument.

Socrate: Quant au courage, de son côté, nous étions d'accord que c'est une belle chose.

Lachès: Nous en étions d'accord en effet.

Socrate: Tandis que, à présent, c'est au contraire cette vilaine chose, la fermeté irréfléchie de l'âme, qu'en revanche nous déclarons être du courage!

Lachès: Nous en avons bien l'air!

Socrate: Ton avis est-il donc que ce soit bien parler?

Lachès: Non, par Zeus! ce n'est pas mon avis.

Socrate: En conséquence, Lachès, ce n'est pas, pour reprendre ton propos, un accord de mode dorien que, toi et moi, nous avons réalisé, [*e*] puisque nos actes ne sont pas à l'unisson avec nos paroles: dans la réalité de nos actes, on dirait, semble-t-il bien, que nous avons notre part de courage; mais on ne le dirait pas, si je m'en crois, à nous entendre parler et à nous écouter dans notre présente conversation!

Lachès: C'est tout ce qu'il y a de plus vrai, ce que tu dis là!

Socrate: Mais quoi? l'état où nous nous sommes mis ainsi te semble-t-il honorable?

Lachès: Non, pas le moins du monde!

Socrate: Or, ne souhaites-tu pas qu'en un point au moins nous ne soyons pas infidèles à ce dont nous parlons?

Lachès: Que me chantes-tu là, enfin, et à quoi nous faut-il être fidèles?

[194a] *Socrate:* Au propos qui nous invite à avoir une âme ferme. Donc, si tu veux bien, il faut que, nous aussi, nous tenions bon, que nous ayons de la fermeté d'âme dans notre recherche, pour éviter que le courage en personne ne se gausse de nous, parce que c'est sans courage que nous le cherchons, lui au cas où, des fois, l'action même d'avoir de la fermeté se trouverait être du courage!

Lachès: Socrate, je suis prêt, quant à moi, à ne point faire défection! À la vérité, je n'ai pas l'habitude de ces sortes d'entretiens; mais, à l'encontre de ce qui s'est dit, je ne sais quelle envie de disputer s'est emparée de moi, et vraiment je m'irrite [*b*] d'être à ce point impuissant à exprimer les idées que j'ai! Car,

personnellement, je le crois, j'ai des idées sur la nature du courage; et voilà que, sur l'heure, elles se sont si bien enfuies, que cette nature du courage, je n'ai pas de mots pour la retenir en mon étreinte et pour dire ce qu'elle est!

Socrate: Mais le bon chasseur, mon cher, doit continuer la poursuite et ne point l'abandonner!

Lachès: Il le doit, oui, parfaitement!

B) Nicias: a) son essai de définition. (194b - 196b)

Socrate: Mais veux-tu que, pour continuer notre chasse, nous fassions appel à Nicias, dans le cas où il serait un peu plus homme de ressource que nous le sommes?

Lachès: Je veux bien: comment en effet m'y refuserais-je?

[c] *Socrate:* En avant donc, Nicias! viens en aide, si de quelque façon tu en as le pouvoir, à des amis dont le débat est en proie à une tempête et qui ne savent comment s'en tirer! À quel point est sans issue la situation où nous sommes, tu le vois en effet! dis-nous quelle est, à ton jugement, la nature du courage, et ainsi, du même coup, délivre-nous de notre embarras; et toi-même, use de la parole pour préciser solidement ta pensée.

Nicias: Eh bien! mon avis est que, depuis longtemps, vous vous y prenez mal pour définir le courage. Car il y a un principe dont vous ne faites aucun usage: celui que je t'ai déjà entendu formuler, toi-même, avec beaucoup de raison.

Socrate: Et quel principe, Nicias?

[d] *Nicias:* Maintes fois, je t'ai entendu dire que chacun de nous vaut en ce que précisément il sait, mais que, en ce que précisément il ignore, en cela il ne vaut rien.

Socrate: Oui, par Zeus! ce que tu dis là, Nicias, est assurément la vérité!

Nicias: Dans ces conditions, il est clair que l'homme courageux, s'il est vrai qu'il ait de la valeur, est un homme qui sait.

Socrate: Tu as entendu, Lachès?

Lachès: Oui, ma foi! Et j'ajoute que ce qu'il veut dire, je ne le comprends pas pleinement!

Socrate: Mais moi, je crois le comprendre; et notre homme veut dire, si je ne me trompe, que le courage est une sorte de savoir.

Lachès: Quelle sorte de savoir, Socrate?

[e] *Socrate:* Alors, ce n'est pas Nicias que tu questionnes?

Lachès: Mais si!

Socrate: Vas-y donc, Nicias! Dis-lui quelle sorte de savoir, d'après ta thèse, doit être du courage. Ce n'est pas, en effet, je suppose, celui du joueur de flûte?

Nicias: Nullement!

Socrate: Ni non plus celui du joueur de cithare?

Nicias: Certes non!

Socrate: Eh bien! qu'est-ce donc que cette connaissance, et de quel objet?

Lachès: Parfait, Socrate! Tu le questionnes absolument comme il le faut: qu'il nous dise quelle est, selon lui, cette connaissance!

Nicias: C'est, selon moi, Lachès, [195a] le savoir des choses qui méritent crainte ou confiance, aussi bien à la guerre que dans tous les autres cas, sans exception.

Lachès: Quelle absurdité, Socrate, en ce qu'il dit là!

Socrate: Qu'as-tu en vue, Lachès, en t'exprimant ainsi?

Lachès: Ce que j'ai en vue? C'est que savoir et courage sont, sans l'ombre d'un doute, à part l'un de l'autre!

Socrate: En tout cas, ce n'est pas ce que prétend Nicias.

Lachès: Bien sûr non, par Zeus! C'est même en quoi, certes, il déraisonne!

Socrate: Ne faut-il pas alors que nous l'instruisions, au lieu de l'insulter?

Nicias: Non point! C'est bien plutôt Lachès qui a envie, ce me semble, de me faire, à moi, figure d'homme qui parle pour ne rien dire, [b] parce que c'est la figure qu'il a faite lui-même tout à l'heure!

Lachès: Hé oui!, Nicias, absolument; et j'essaierai même, tout à l'heure, de mettre la chose en lumière. Oui, tu parles pour ne rien dire: n'en a-t-on pas immédiatement pour preuve que, dans la maladie, celui qui connaît la raison de craindre, c'est le médecin? Ou bien sont-ce, selon ton opinion, les courageux, qui en possèdent le savoir? ou bien sont-ce les médecins, qui sont des courageux?

Nicias: Pas davantage d'une manière que de l'autre!

Lachès: Pas davantage les cultivateurs aussi, j'imagine! Et pourtant ce qui, dans la culture, est motif à crainte, ce sont eux, sans nul doute, qui en ont connaissance. Les autres gens de métier, sans exception, savent, eux aussi, quelles sont, dans les arts qui sont les leurs, les choses qui méritent crainte ou confiance; [c] il n'y a pourtant là nulle raison de les considérer davantage comme des courageux!

Socrate: Que te semble, Nicias, de ce que dit Lachès? Il a bien l'air, en vérité, de parler pour dire quelque chose.

Nicias: Il parle bien en effet pour dire quelque chose; malheureusement, c'est quelque chose qui n'est pas vrai!

Socrate: Et comment cela?

Nicias: En ce qu'il s'imagine que, touchant le malade, le savoir du médecin va au-delà de la capacité de se prononcer sur l'état de santé ou de maladie; voilà incontestablement tout ce qu'il sait, et rien d'autre. Quant à savoir ceci: pour tel ou tel la bonne santé est-elle plus à craindre que la maladie? estimes-tu, Lachès, que de cela les médecins aient une connaissance? Ne crois-tu pas que, pour beaucoup de gens, il serait meilleur de ne pas se relever de leur maladie, que de s'en relever? [d] Réponds-moi sur ce point: est-ce pour tous les hommes qu'il est, à t'entendre, meilleur de vivre? n'y en a-t-il pas beaucoup, pour qui il vaudrait mieux être morts?

Lachès: Pour mon compte, cela au moins, je le crois!

Nicias: Or, pour ceux qui ont profit à être morts, sont-ce, crois-tu, les mêmes choses qui sont à craindre, que pour ceux qui ont profit à vivre?

Lachès: Cela, non, pour mon compte je ne le crois pas!

Nicias: Mais ce discernement, dis-moi, est-ce au médecin, ou à tout autre homme de métier, que tu l'accordes? et non pas, seulement, à celui qui possède la connaissance des choses qui sont à craindre et de celles qui ne le sont pas, bref, à celui qui s'appelle un homme courageux?

Socrate: Lachès, as-tu idée de ce qu'il veut dire?

[e] *Lachès:* Ma foi, oui! ce sont les devins, qu'il appelle les hommes courageux! Et qui d'autres en effet qu'un devin saura pour qui il est meilleur de vivre que de mourir? Toi, cependant, lequel des deux conviens-tu que tu sois? devin? courageux? Ou bien ni l'un, ni l'autre?

Nicias: Qu'est-ce à dire? Voilà maintenant que c'est au devin qu'il appartient, selon toi, d'être courageux?

Lachès: Mais oui, ma foi! À qui d'autre en effet?

Nicias: Bien plutôt, excellent homme, à qui je dis! Car tout ce que le devin a affaire de discerner, ce sont les signes des choses futures: mourra-t-on? sera-t-on malade? perdra-t-on sa fortune? [196a] à la guerre, ou dans toute sorte d'autre lutte, connaîtra-t-on la victoire ou la défaite? Quant à savoir à laquelle de ces conjonctures il vaut mieux, pour tel ou tel, se trouver ou ne pas se trouver exposé, en quoi appartient-il au devin d'en décider, plutôt qu'à n'importe qui d'autre?

Lachès: Eh bien, voilà ce que je ne comprends pas, Socrate! Qu'a-t-il l'intention de dire? Car, ni chez le devin, ni chez le médecin, ni chez personne d'autre, il ne nous fait voir quel est l'homme qu'il dit être le courageux; à moins qu'il ne veuille dire que c'est un dieu! Aussi bien est-il évident pour moi que Nicias [b] ne se résigne pas à convenir franchement qu'il parle pour ne rien dire. Au lieu de cela, il se tortille dans tous les sens, pour dissimuler l'embarras qu'il éprouve. Nous aussi, nous aurions cependant été à même tout à l'heure de nous tortiller pareillement, si nous l'avions souhaité, toi et moi, avoir l'air de ne pas nous contredire! Sans doute, devant un tribunal, où nous aurions à parler, cette façon de procéder pourrait avoir quelque raison d'être; mais, dans une réunion telle que celle-ci, pourquoi se ferait-on ainsi une vaine parure de paroles creuses?

b) Critique de la définition de Nicias. (196c - 197e)

[c] *Socrate*: À moi non plus, Lachès, ce n'est pas du tout mon avis! Mais faisons attention: Nicias croit à la valeur de ce qu'il dit et il ne le dit pas pour le plaisir de parler. Informons-nous donc avec plus de précision auprès de lui sur ce qu'il peut bien avoir en tête, et, s'il apparaît que cela ait quelque valeur, nous en conviendrons avec lui: dans le cas contraire, nous lui ferons la leçon!

Lachès: À toi donc de t'en informer, Socrate, si cela te plaît d'en être informé! Quant à moi, mon information est probablement suffisante!

Socrate: Rien ne s'y oppose d'ailleurs en ce qui me concerne: de fait, ce sera une commune demande d'information, en ton nom comme au mien.

Lachès: Hé oui! absolument.

Socrate: Allons, Nicias! dis-moi, ou plutôt dis-nous [d] (car Lachès et moi, nous nous sommes associés pour te parler): un savoir des choses qui méritent crainte ou confiance, voilà, declares-tu, ce qui constitue le courage?

Nicias: Ma foi, oui!

Socrate: Or, précisément, il n'est pas, d'après toi, au pouvoir de tout le monde de connaître ce savoir, du moment qu'il doit n'être connu, ni du médecin, ni du devin, et qu'on ne doit pas non plus être courageux, à moins d'avoir acquis le savoir en question! N'est-ce pas ainsi que tu t'exprimais?

Nicias: Hé oui! c'est bien ainsi.

Socrate: Alors, réellement, cela, comme dit le proverbe, toute truie ne le connaîtrait pas, ni ne pourrait non plus se montrer courageuse!

Nicias: Non, c'est mon avis!

[e] *Socrate*: Dès lors, Nicias, c'est bien clair, tu ne crois pas non plus qu'il y ait eu du courage chez la laie de Crommyôn!⁷ Ce n'est point une plaisanterie que je fais: mais qui parle comme tu le fais est forcé, je crois, de n'attribuer de courage à aucune bête fauve; ou bien, forcé de convenir qu'une pareille bête possède un savoir d'une telle ampleur que, des choses que peu d'hommes savent, en raison de la difficulté qu'il y a de les connaître, ces choses, on devrait dire qu'un lion les sait, ou un léopard, ou tel sanglier; alors que par ailleurs celui qui définit le courage comme toi, précisément, tu le définis, est forcé de mettre sur le même pied, par rapport au courage qu'ils ont de nature, le lion et le cerf, le léopard et le singe!

[197a] *Lachès*: Par les dieux! voilà qui est bien parler, Socrate! Et toi, Nicias, fais-nous sur ce point une réponse qui soit véritablement une réponse: prétends-tu que toutes ces bêtes fauves, que tout le monde s'accorde à dire courageuses, possèdent un savoir supérieur au nôtre? Ou bien oses-tu t'opposer, seul, à ce que tout le monde pense et ne pas les appeler des bêtes courageuses?

Nicias: La vérité, Lachès, est que, pour mon compte, je ne donne le nom de «courageux», ni à ces bêtes brutes, ni à aucun être à qui l'absence de raison permet de n'avoir pas peur de ce qui est à craindre; mais celui-là, je l'appelle impavide et fou: [b] les petits enfants, que l'absence de raison empêche de rien craindre, les appelle-t-on, selon toi, courageux? Or impavidité et courage, ce n'est pas, je crois, la même chose, et je crois qu'il y a très peu de gens chez qui se rencontrent courage et prudence; tandis qu'il y en a un très grand nombre, hommes et femmes, enfants et bêtes brutes, chez qui témérité, audace, impavidité s'accompagnent d'imprudence. Ainsi donc, ces actes que, avec la foule, tu appelles «courageux», moi, je les appelle «téméraires»; et «courageux», d'autre part, ceux qui sont réfléchis et font l'objet des propos que je tiens.

[c] *Lachès*: Considère, Socrate, quelle belle parure, avec ces paroles, notre homme se fait, oui, à lui-même, à ce qu'il s'imagine! Mais ceux que tout le monde s'accorde à dire courageux, ceux-là, il entreprend de les frustrer de cet honneur!

Nicias: En tout cas, Lachès, ce n'est pas mon intention! Tout au contraire sois bien tranquille, puisque toi, puisque Lamachos aussi, sans compter bon nombre d'autres Athéniens, je proclame votre savoir, pour peu que vous soyez courageux!

Lachès: À cela je ne répondrai rien (quoique j'aie de quoi te répondre), pour que tu n'aies pas dire que je suis, au vrai, un homme d'Aexône!⁸

⁷ Selon la légende, laie féroce qui fut tuée par Thésée.

⁸ Les habitants de ce dème, auquel appartenait Lachès, étaient, dans la comédie, les types consacrés de l'insulteur sans vergogne. (Note de Robin.)

[d] Socrate: Ne t'avise même pas, en vérité, Lachès, de lui répondre! Tu ne me sembles pas non plus te rendre compte, en effet, que ce savoir-là, il l'a acquis de Damon, notre ami intime, et que Damon approche souvent Prodicos, lequel est justement, entre les Sophistes, celui qui passe pour être le plus habile à distinguer ces sortes de mots.

Lachès: Et en effet, Socrate, ces finesses-là, il convient plutôt à un Sophiste de s'y adonner, mais non pas à un homme que l'État juge digne d'être à sa tête!

[e] Socrate: À vrai dire, bienheureux Lachès, il convient à qui préside aux plus grandes affaires, d'avoir part aussi à la plus haute sagesse! Or, à mon avis, Nicias est digne que nous considérions ce qu'il peut bien avoir en vue en posant ce terme: le courage.

Lachès: Dans ce cas, Socrate, procède tout seul à l'examen!

Socrate: C'est, mon excellent ami, ce que je vais faire. Ne te mets cependant pas en tête de te dégager de cette association que nous avons conclue pour parler à Nicias! Bien plutôt, prête-moi ton attention, et participe à l'examen de ce qui se dira.

Lachès: Eh bien! qu'il en soit ainsi, du moment qu'à ton avis cela doit être!

III. Socrate mène le débat à une conclusion négative. (197e - 199e)

Socrate: Mais oui! c'est mon avis. Quant à toi, Nicias, parle-nous en reprenant les choses au point de départ. *[198a]* Tu le sais bien, au commencement de notre discussion, n'est-ce pas comme une partie de la vertu que nous envisagions le courage?

Nicias: Hé, absolument!

Socrate: De ton côté, tu as donc, dans tes réponses, parlé du courage comme d'une portion, étant admis ainsi qu'il existe d'autres parties, dont l'ensemble a reçu le nom de la vertu?

Nicias: Comment le nier en effet?

Socrate: Mais allègues-tu, toi aussi, ces parties de la vertu que j'allègue moi-même? Or, en plus du courage, il y en a que j'appelle sage modération, justice et telles autres parties analogues. N'en fais-tu pas autant, toi aussi?

[b] Nicias: Hé oui! absolument.

Socrate: Eh bien! voyons un peu: voilà en effet le point sur lequel nous sommes d'accord, mais c'est la question de ce qui mérite crainte ou confiance, qu'il nous faut considérer, pour éviter que tu n'aies, toi, certaines idées, et nous, d'autres idées. Ceci dit, les idées que nous avons, nous allons te les exposer;

quant à toi, si tu n'es pas d'accord, tu nous le feras savoir. Or, notre idée, c'est que ce qui est objet de crainte, c'est ce qui donne de la crainte, que ce qui est objet de confiance, c'est ce qui ne donne pas de crainte; que, d'autre part, ce qui donne de la crainte, ce ne sont, ni les maux passés, ni les maux présents, mais ceux auxquels on s'attend, la crainte étant en effet une attente d'un mal à venir. N'est-ce pas ton idée, Lachès, à toi aussi?

Lachès: Oui, absolument, Socrate, tout à fait mon idée!

[c] *Socrate*: Sur notre position à nous, te voilà donc renseigné, Nicias: ce qui est objet de crainte, affirmons-nous, ce sont les maux à venir; ce qui est objet de confiance, c'est ce qui pour l'avenir n'est pas un mal ou qui est un bien. Est-ce de cette façon ou d'une autre que tu t'exprimes là-dessus?

Nicias: Pour ma part, c'est de cette façon-là.

Socrate: D'autre part, c'est bien à une connaissance de ces choses que tu décernes le nom de courage?

Nicias: Oui, ma parole!

Socrate: Considérons donc le troisième point, afin de savoir si ton opinion s'accorde encore avec la nôtre.

Nicias: Et quel est ce troisième point?

[d] *Socrate*: Je m'en vais te l'expliquer. Mon opinion, celle de Lachès également, est que, concernant tout ce qui est objet de science, la connaissance n'est pas autre quand il s'agit, pour le passé, de savoir comment les choses ont eu lieu; autre encore, pour ce qui a lieu présentement, de savoir comment cela a eu lieu; autre enfin, à l'égard de ce qui n'a pas eu lieu jusqu'à présent, de savoir comment cela pourrait se produire et se produira au mieux: la science en est au contraire la même. Ainsi, par exemple, eu égard à la santé: indistinctement pour tous les temps, il n'y a pas de science distincte, sinon la médecine dans son unité, pour avoir l'oeil sur elle, aussi bien dans le présent que dans le passé et, pour l'avenir, quant à la façon dont elle évoluera. [e] Eu égard maintenant aux productions de la terre, l'agriculture se comporte semblablement. Et, sans aucun doute, touchant la guerre, vous témoigneriez vous-mêmes que la prévoyance parfaite de la stratégie à l'égard du reste, s'étend même à ce qui doit arriver et qu'elle ne pense pas devoir se faire en cela la servante de la divination, mais être là-dessus maîtresse, parce que ce qui a rapport à la guerre, que ce soit le présent ou le futur, c'est elle qui le sait le mieux; [199a] c'est d'ailleurs ce que prescrit la Loi: le devin est le subordonné du général, non le général celui du devin. Affirmerons-nous cela, Lachès?

Lachès: Nous l'affirmerons.

Socrate: Mais quoi? Conviens-tu avec nous, toi, Nicias, que sur les mêmes choses, qu'elles soient futures présentes ou passées, c'est la même science qui est compétente?

Nicias: J'en conviens avec vous, car telle est mon opinion, Socrate.

Socrate: Or, à ce que tu prétends aussi, mon bien bon, le courage est un savoir des choses qui méritent crainte ou confiance; [b] n'est-ce pas en effet ta thèse?

Nicias: Oui.

Socrate: Or, nous sommes tombés d'accord que les objets de crainte et de confiance sont, ceux-ci, des biens à venir, ceux-là, des maux à venir...

Nicias: Hé! absolument.

Socrate: Et, d'un autre côté, que c'est, en vérité, le même savoir qui porte sur les mêmes objets, qu'il s'agisse de l'avenir ou de tout autre moment de la durée.

Nicias: C'est exact.

Socrate: Donc, ce n'est pas uniquement de ce qui est objet de crainte ou de confiance, que le courage est un savoir, puisque ce n'est pas uniquement sur ce qui concerne les biens et les maux futurs que porte sa compétence, [c] mais, à la façon des autres sortes de savoir, tout aussi bien sur le présent et sur le passé, bref sur tous les moments de la durée.

Nicias: En vérité, il le semble bien!

Socrate: C'est donc, à ce qu'il paraît, sur le tiers environ du courage, Nicias, qu'a porté ta réponse, et pourtant c'est sur la nature entière du courage que portaient nos questions! Et voici maintenant, semble-t-il bien, que le courage n'est pas seulement, conformément à ta définition, un savoir des choses qui méritent crainte ou confiance; mais, peu s'en faut, le savoir qui concerne tous biens comme tous maux, à quelque moment de la durée qu'ils appartiennent, [d] voilà ce que serait le courage, aux termes de la nouvelle définition que tu en donnes à présent. Acceptes-tu, Nicias, de changer en un semblable nouveau sens ta définition? Quel parti prends-tu?

Nicias: Ma foi, Socrate, je suis d'avis de la changer!

Socrate: Mais, à ton sens, divin Nicias, aurait-il quoi que ce soit à désirer sous le rapport de la vertu, celui qui serait un pareil homme, s'il était vrai qu'il dût avoir une absolue connaissance de la totalité des biens, tels qu'ils se produisent, se produiront et se sont produits, et semblablement des maux? Cet homme-là, te figures-tu, toi, qu'il y aurait en lui défaut, ou de sage modération, ou de justice et de piété, lui qui est le seul à qui il sied, à l'égard des dieux aussi bien que des hommes, [e] de prendre toutes ses précautions, s'il y a lieu, contre

ce qui est à craindre, comme de se procurer les biens, car il sait quelle est la droite façon d'avoir commerce avec les uns et les autres?

Nicias: Le langage que tu tiens, Socrate, ne manque pas de justesse, à mon sens.

Socrate: Donc, Nicias, ce dont tu parles à présent, ce ne serait pas une portion de vertu, mais bien la vertu dans son entier.

Nicias: Vraisemblablement.

Socrate: Il n'en est pas moins vrai que le courage, nous l'avons déclaré, est une des parties qui constituent la vertu.

Nicias: Nous l'avons déclaré, en effet.

Socrate: Mais ce dont tu parles, au moins à présent, n'est évidemment pas dans ce cas!

Nicias: Non, vraisemblablement!

Socrate: Concluons donc, Nicias, que la nature de la vertu, nous ne l'avons pas découverte.

Nicias: Évidemment, non!

Épilogue (199e - 201c)

Lachès: Et moi, mon cher Nicias, qui comptais sur toi pour la découvrir, [200a] lorsque tu accablais de tes dédains mes réponses à Socrate! Oui, mon espérance était tout à fait grande que, grâce à ce savoir que tu tiens de Damon, tu arriverais à la découvrir!

Nicias: Bravo, Lachès! Cela, penses-tu, n'a plus du tout d'importance que ton ignorance personnelle sur le courage se soit révélée, tout à l'heure; mais, que je doive en venir, moi, à me révéler, de mon côté, pareil à ce que tu es, c'est là-dessus que tu as les yeux fixés! et il te sera désormais indifférent, semble-t-il bien, d'être, en ma compagnie, totalement ignorant des choses dont il sied que l'on possède la connaissance, quand on se figure être quelqu'un! [b] Après tout, c'est de ta part, à mon avis, faire oeuvre authentiquement humaine, de ne point tourner tes regards vers toi-même, mais bien vers autrui! Quant à moi, je pense avoir présentement parlé d'une façon appropriée sur ce qui faisait l'objet de notre entretien, et, ce qu'il y a pu avoir de défectueux dans mes propos, pouvoir le corriger plus tard, avec le concours même de ce Damon que tu crois avoir quelque droit de ridiculiser (et cela, alors que jamais tu n'as vu Damon!), avec le concours d'autres encore. Puis, quand mes idées seront devenues tout à fait fermes, alors je t'instruirai, et sans rien marchander, [c] car tu me sembles avoir terriblement grand besoin de faire ton instruction!

Lachès: C'est que toi, bien sûr, tu es un savant, Nicias! Mais, malgré tout, moi, je donne à Lysimaque et à Mélèsias le conseil de nous donner, à toi comme à moi, notre congé pour ce qui concerne l'éducation de ces jeunes gens! Quant à Socrate ici présent, je répète ce que je disais au commencement de notre entretien: je leur conseille de ne pas le laisser s'en aller. Et, si mes enfants, à moi aussi, étaient de l'âge des leurs, c'est là, mêmement, ce que je ferais!

Nicias: Voici de quoi je conviens à mon tour: pourvu que du moins Socrate consente à prendre soin de ces adolescents, ils n'ont pas besoin de chercher ailleurs. [d] La preuve, c'est qu'avec le plus grand plaisir je lui confierais Nicératos, mon fils, si notre personnage y consentait! Mais le fait est que, à chaque fois que j'essaie de lui en toucher un mot, ce sont d'autres maîtres qu'il offre à mon choix, tandis que personnellement il ne consent pas à se charger de lui! Allons! à toi de voir, Lysimaque, si tu réussiras un peu mieux à te faire écouter de Socrate.

Lysimaque: En tout cas, Nicias, ce serait juste; car il y a un grand nombre de choses, quant à moi, que je serais disposé à faire pour cet homme-là, et que, éventuellement, je ne serais pas disposé à faire pour un bien grand nombre de gens. Eh bien, Socrate! en quel sens te prononces-tu? Me ferai-je un peu écouter de toi et uniras-tu ton zèle à celui de ces adolescents pour qu'ils deviennent les meilleurs possible?

[e] *Socrate*: Ce serait en effet, Lysimaque, une affreuse chose, de se refuser à unir son zèle à celui de qui que ce soit! Cette déclaration faite, si la conversation que nous venons de tenir avait fait apparaître chez moi l'existence d'un savoir, et, chez ces deux-ci, une absence de savoir, il serait juste alors de faire appel à moi plutôt qu'à tout autre, pour être chargé de cette tâche. Mais la vérité est que, effectivement, nous nous sommes trouvés, tous semblablement, dans une situation sans issue! Dans ces conditions, quel motif y aurait-il de donner la préférence à tel ou tel d'entre nous? [201a] À aucun, par conséquent, si je m'en crois! Mais, puisqu'il en est ainsi, veuillez considérer si le conseil que je vous donne vous semblera de quelque valeur: ce qui est obligatoire, je l'affirme, mes amis (personne en effet n'ira divulguer le propos!), c'est que nous tous nous cherchions en commun, avant tout pour nous-mêmes, car nous en avons besoin, ensuite pour ces adolescents, un maître aussi parfait que possible, sans être ménagers, ni de notre argent, ni de rien d'autre. Quant à nous permettre, à nous-mêmes de continuer à nous comporter comme nous nous comportons à présent, je ne le vous conseille pas! Se gaussera-t-on de nous, [b] parce qu'à l'âge où nous sommes nous croyons bon de fréquenter l'école d'un maître? Nous devons alors nous retrancher, je pense, derrière Homère: *pour un homme dans la misère, dit-il, il n'est pas bon d'avoir de la réserve!* Ainsi donc, à tel ou tel bavardage donnons le bonsoir, et employons-nous à prendre soin, tant de nous-mêmes que de ces adolescents.

Lysimaque: Il me plaît, Socrate, de t'entendre dire cela! Je suis le plus vieux; d'autant suis-je disposé à témoigner le plus de zèle à m'instruire aux côtés de ces jeunes hommes. Eh bien! fais-moi une grâce: demain, dès l'aube, [c] sois à ma maison, n'y manque pas, que nous délibérions sur ces questions. Pour ce qui est de maintenant, nous n'avons plus qu'à lever la séance!

Socrate: Mais oui, Lysimaque, je ferai ce que tu demandes, et, si dieu le permet, je viendrai chez toi demain.



Édition électronique (ePub) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011.